Éditions de scholies.

— *The scholia Bembina*, edited by J. F. Mountford : University Press of Liverpool, London, Hodder & Stoughton, 1934, 131 pages, 10 sh. 6.

M. Mountford, qui s'est acquis des titres éminents de scholiographe par son *Index rerum et nominum in scholiis Seruii et Donati tractatorum* (cf. cette *Revue*, t. IX, p. 143), nous offre ici le résultat du travail patient et méthodique auquel il s'est livré sur les scholies du *Bembinus*, notre plus ancien manuscrit de Térence.

Ce manuscrit, copié par le scribe qu'on désigne par A^1 à la limite des IVe et Ve siècles, porte d'abord quelques corrections d'un réviseur qu'on appelle A^2, puis les arrangements d'un correcteur qui signe « Iouiales », enfin des gloses marginales et interlinéaires qu'on peut dater du VIe siècle.

Ces scholies ont été publiées ou étudiées imparfaitement par Umpfenbach, puis par Studemund ; la nouvelle édition qu'en devait donner Wessner à la suite de son Donat n'a jamais vu le jour. M. Mountford nous les présente avec une exactitude minutieuse, d'après une collation personnelle qu'il a faite en 1931. Elles sont l'œuvre de deux réviseurs qui n'étaient pas des scribes professionnels, l'un complétant l'autre, et tous deux empruntant à un commentaire unique du type « variorum ». La tradition manuscrite sur laquelle repose ce commentaire paraît assez solide, mais elle est étrangère à la recension « calliopienne » et, d'autre part, ne concorde pas nécessairement avec le texte de *A ;* l'hypothèse la plus vraisemblable est que la source immédiate des scholies est le manuscrit même que Iouiales avait utilisé pour la correction de *A*, et que l'origine du commentaire est à reporter à un grammairien sans doute antérieur à Donat et postérieur à Asper.

M. Mountford va plus loin encore dans le détail de ses reconstitutions : il sait distinguer entre les deux annotateurs, dont l'un serait proche du début, l'autre de la fin du VIe siècle ; il sait reconnaître que certains groupes de gloses, ainsi pour le Phormion, sont empruntés à Donat, mais au Donat original, différent de la version que nous possédons ; il sait que le commentaire reproduit avait ses « lemmata » en capitale rustique et son texte en onciale ; il sait dans quel ordre étaient les pièces commentées, il sait à quel moment le manuscrit porteur du commentaire a été mutilé, perdant la fin de l'Heautontimoroumenos et l'Hecyre tout entière...

Il y a là, on le voit, des éléments extrêmement précieux pour reconstituer l'histoire de la tradition manuscrite ; mais l'éditeur de Térence interrogera ces témoignages avec une autre curiosité : que nous ap-

prennent-ils sur le texte même? Non pas par leur valeur de commentaire, qui est faible, mais par les leçons des lemmata?

Le texte sur lequel reposent les scholies n'est pas celui du *Bembinus;* il n'est pas non plus celui de la recension calliopienne ; est-il celui de Iouiales? Les arguments présentés ne prouvent pas, mais permettent de penser que certaines variantes attestent une autre source (p. 113-114). Laquelle? Pour établir qu'il s'agit d'une source indépendante, M. Mountford ne trouve en tout et pour tout que cinq exemples : deux (*Eun.* 380, *Ph.* 2) où une bonne leçon n'a par ailleurs de répondant que Donat, et trois (*Heaut.* 143, 309, 444) où seul le scholiaste semble avoir conservé le texte original ; à la place des leçons conservées par tous les manuscrits : *sciebam, callidum, tradere, commeare, exercerent,* il nous propose des leçons « difficiliores » : *scibam, calidum, transdere, commetare, exsercirent.* Restitutions non sans intérêt, mais en trop petit nombre pour que nous puissions en conclure à une tradition indépendante. D'autant plus que les fautes communes à tous nos manuscrits sont de celles que les copistes sont exposés à commettre individuellement. Le manuscrit que nous révèlent les scholies ne constitue pas une source nouvelle ; il apporte à des manuscrits dont il est le congénère un simple contrôle.

Le mérite de M. Mountford est grand d'avoir si bien élaboré une matière incroyablement complexe que nous en puissions tirer des conclusions aussi précises.

J. Marouzeau.

— *Scholia in Horatium λφψ codicum Parisinorum latinorum 7972, 7974, 7971,* edidit et apparatu critico instruxit H. J. Botschuyver : Amsterdam, Van Bottenburg, 1935, 492 pages, 9,75 fl.

Holder et Keller ont publié depuis longtemps le premier et le second groupe des scolies d'Horace (Porphyrion et Pseudo-Acron), et Keller avait signalé dès 1904 l'intérêt qu'il y aurait à donner une édition critique d'un troisième groupe constitué par les recueils dits λ et φ. Dans une Chronique de cette *Revue* (1935, p. 36), j'avais relevé cette suggestion ; dans le même temps, M. Botschuyver entreprenait d'y répondre et mettait à profit un séjour à Paris pour pratiquer les collations nécessaires.

Œuvre ingrate, et d'autant plus méritoire. Car le profit, du moins en ce qui concerne Horace, est, comme on l'imagine, assez mince. Peut-on prendre au sérieux un commentaire qui nous dit à propos de *Carm.* I, 4, 8, que par « graues officinas Vulcani » il faut entendre « ipsa membra genitalia »? à propos de I, 34, 15, que « stridore acuto » se rapporte au cri de celui à qui la Fortune arrache sa tiare? à propos de I, 3, 1, que pour aller par mer de Rome à Athènes il faut passer par Chypre? L'intérêt de ces

scolies est ailleurs ; il est surtout dans la rédaction et la langue des scolies elles-mêmes, comme dans les enseignements qu'elles nous fournissent sur la culture littéraire et l'histoire de la critique. M. Botschuyver aurait bien dû nous en avertir et étoffer en ce sens sa Préface ; peut-être se réserve-t-il de le faire quand il en viendra à l'étude des scolies δ *d z u*, qu'il nous fait prévoir. Bornons-nous donc aujourd'hui à dire quelques mots de la présentation de cette édition.

L'apparat critique était facile à rédiger, puisqu'il ne s'agit que de trois manuscrits, et même en fait de deux, étant donné que ψ est une copie de φ. On pourra s'étonner de la pratique qui consiste à additionner sous un même chiffre de paragraphe toutes les variantes relevées dans ce paragraphe ; ainsi p. 24 : (10 b) φ sciticae Thurica simulachrum, simu lachrum, simulachri, cederetur. (13) λφψ Choras Cathillusque Choras greci. Il y a là un élément de confusion et une infraction à toutes les méthodes courantes de présentation. Il y aurait à dire sur la rédaction : que signifient les abréviations *cons.* et *sim.*, qui ne figurent pas dans l' « Index compendiorum » de la page XI? Lorsque M. Botschuyver parle (p. 78) d'un « scholium nescio qua ratione erasum », il faut entendre : « je ne sais pour quelle raison », ce qui n'est pas d'une fort bonne langue.

Deux Errata successifs rétablissent une cinquantaine de passages ; il reste encore cependant des lapsus : p. 25, 3 alium (l. aliam) ; p. 72, 27 liquis (l. linquis).

Peu de corrections ou conjectures ; j'en relève une (p. 71, 32) qui ne me convainc pas : ubicumque igitur fortuna, id est abundantia ⟨est⟩, cedit egestas, et ubi fugerit fortuna, sequetur egestas. Plutôt que d'ajouter un *est*, j'aimerais mieux corriger *id* en *ibi ;* le sens et la construction en seraient améliorés.

M. Botschuyver a joint à son édition un Index (non integer, dit-il lui-même) des « uocabula notabiliora », qui comprend une trentaine de pages. C'est là un instrument de travail précieux dont pourront tirer parti non pas seulement les philologues spécialistes de la littérature de commentaires, mais surtout les historiens de la langue ; ils y trouveront en abondance mots rares et hapax, mots vulgaires et mots savants, de quoi suppléer pour une part à l'absence de dictionnaires du latin de basse époque.

Tout ce matériel, commentaire et vocabulaire, n'est pas élaboré, et M. Botschuyver ne se proposait que de le mettre à la disposition des travailleurs, ce qui est déjà fort bien. Mais, puisqu'il s'est déjà distingué dans cette première exploration, il faut espérer qu'il poursuivra sur ce domaine la tâche que d'autres ont laissée en suspens.

J. Marouzeau.